

Le désenclavement d'une culture séculaire : l'ouverture au monde par les jeunes Dogon du Sarnyéré

Emily ROULIN

Avec la collaboration de Claudine SAUVAIN-DUGERDIL

C'est à travers une mise en perspective des étapes évolutives de la population dogon du Sarnyéré que l'on peut essayer de discerner les enjeux liés à la mobilité et ses implications au sein de la société d'origine. A l'heure actuelle, le processus de désenclavement s'interprète en termes de transformations sociales qui touchent non seulement les relations intergénérationnelles mais qui s'étend également à la question des relations de genre. Là se trouve d'ailleurs le cœur des dynamiques de reproductions démographiques et sociales au terme desquelles les sociétés se maintiennent ou se transforment. En particulier, il s'agit de comprendre comment les jeunes Dogon (garçons et filles) sont devenus les acteurs privilégiés de leur ouverture au monde, en quoi ils sont transformés par une expérience de mobilité et dans quelle mesure ils participent au processus d'autonomisation du flux migratoire. Nous utiliserons les données d'un module de l'enquête de base Chantiers Jeunes, ainsi que des données qualitatives récoltées en janvier 2007.

I. Introduction

La population sur laquelle se base ce travail, les Dogon du Sarnyéré (commune du Haïré, cercle de Douentza, région de Mopti), réside dans une zone particulièrement aride et reculée où les conditions de vie sont caractérisées par une grande précarité. Depuis qu'ils ont abandonné la montagne pour s'installer au piedmont puis dans la plaine du Séno, les Dogon du Sarnyéré ont connu un phénomène de déculturation croissant alors qu'ils ne partageaient déjà pas certaines connaissances ancestrales, telles que la cosmogonie, avec les autres membres de leur ethnie¹. En ce sens, ils se distinguent assez fortement de la population dogon du Cercle de Bandiagara.

De tout temps, la migration temporaire des familles ou de villages entiers a représenté une dimension fondamentale de la diversification des stratégies de subsistance. Aujourd'hui, dans un contexte d'ouverture obligatoire à l'économie monétaire, les expériences de mobilité se sont multipliées, d'abord au sein d'une aire géographique réduite au massif du Sarnyéré, puis toujours plus loin, allant parfois même au-delà des frontières nationales. Si les migrations temporaires individuelles étaient rares et demeuraient surtout le fait des adultes, la fin des années 1990 est marquée par un changement profond dans la signification de ce type de mobilité: l'apparition des jeunes en tant que nouveaux acteurs est concomitante à l'individualisation croissante des stratégies de survie. La mobilité temporaire des jeunes s'est également teintée d'une dimension de genre, introduite ces dernières années par la féminisation des départs, un phénomène totalement inédit au Sarnyéré. Cette nouvelle mobilité représente aujourd'hui un vecteur essentiel de la modernisation pour ces villages dogons, puisqu'elle est porteuse de bouleversements sociaux, particulièrement perceptibles avec l'apparition de nouveaux comportements individuels et la transformation des relations de genre et des relations entre générations. Celles-ci se trouvent généralement redéfinies par la remise en cause de l'autorité et de la hiérarchie sociale, un phénomène à travers lequel se

¹ Sauvain-Dugerdil, Thèse de doctorat no 1955, Université de Genève, 1980

profile la menace d'un effondrement de la cohésion interne. Ce processus d'ouverture au monde se caractérise notamment par sa complexité mais aussi par sa brutalité, puisqu'il s'inscrit dans un contexte de globalisation qui rend plus évidentes les inégalités de développement – particulièrement au sein d'un même pays – et fait apparaître comme archaïque le mode de vie des Dogon en rapport aux progrès dont a pu bénéficier le restant de la société malienne.

Avec la multiplication des expériences migratoires s'élabore une véritable dynamique, dans laquelle la transmission de l'information et les récits – souvent idéalisés – de ceux qui sont partis encouragent les autres à en faire autant. Il semblerait d'ailleurs que ce flux migratoire soit en train de s'autonomiser puisque la mobilité implique de profondes modifications dans la société d'origine qui deviennent, à leur tour, moteurs de la migration. Le phénomène relativement récent de la mobilité juvénile paraît suivre cette logique: dans un contexte de remise en question de l'autorité et de la hiérarchie sociale, les jeunes bénéficient indirectement d'une marge de manœuvre nouvelle, mise à profit pour quitter le village avec ou sans l'accord parental, qui renforce le déséquilibre initial.

En ramenant de nouvelles attentes et de nouveaux besoins, les jeunes migrants se heurtent aux normes sociales, gérées par le père et les anciens, ce qui crée des tensions et donne aux dichotomies "fermé/ouvert", "traditionnel/moderne", une dimension inter-générationnelle. A partir de ce constat, il est intéressant de s'interroger sur la manière dont les relations entre jeunes et anciens au sein des familles et de la communauté sont affectées par ces évolutions: caractérisées jusqu'alors par leur verticalité, seraient-elles en train de céder le pas à des relations de type horizontal, où les compagnons d'âge, les grands-frères et les amis sont les nouvelles figures de référence pour les jeunes? Plutôt que de se référer aux connaissances des anciens, les jeunes Dogon d'aujourd'hui ne préfèrent-ils pas prendre exemple sur ceux de leur âge, dont l'expérience paraît plus adéquate et plus utile pour affronter le monde, donc le moderne?

Cadre de recherche

Le projet Chantier Jeunes est une recherche en cours depuis 2002 et réalisée au Mali² par le Laboratoire de démographie et d'études familiales de l'Université de Genève en collaboration avec l'Université de Bamako. L'étude porte sur les risques et opportunités de la jeunesse malienne et sur le double défi que représente le passage à l'âge adulte pour les jeunes comme pour les institutions dans un cadre socio-économique incertain. Ses objectifs sont multiples : d'une part, elle vise à comprendre les transformations des comportements des jeunes et cherche à évaluer les appuis qui leur sont fournis par les différents types d'acteurs présents dans les zones concernées (espaces ressources), tout en tenant compte du contexte de décentralisation politique. D'autre part, elle tend à fournir les outils nécessaires à une éventuelle amélioration de cette réponse institutionnelle face aux nouveaux besoins des jeunes. Le travail présenté ici³ s'interroge sur les nouvelles formes de mobilité en zone rurale malienne en prenant appui sur les travaux antérieurs réalisés par l'équipe du Chantier Jeunes, que j'analyse sous l'éclairage des points de vue des personnes interrogées lors de la mission à laquelle j'ai participé en janvier 2007. Plus de quatre-vingt personnes ont été interrogées dans le cadre de petits groupes de discussion, homogènes du point de vue du sexe et de grandes

² A Bamako et en milieu rural

³ Objet d'un travail de licence en histoire économique

catégories d'âge⁴. Ces données qualitatives sont utilisées ici à titre illustratif. Une analyse systématique de contenu sera réalisée dans une étape ultérieure. Je traite aussi ici les informations sur les personnes importantes dans l'entourage des jeunes, récoltées dans l'enquête de 2002 auprès de cent quatre-vingt-huit jeunes. Plus précisément, il s'agit de la réponse aux questions : "A qui vous confiez-vous si vous avez un problème de santé, de nourriture, d'argent, avec votre famille, avec vos amis ou lorsque vous êtes triste ou si vous voulez confier un secret ?".

Concepts théoriques

D'un point de vue théorique, l'objectif premier est d'éviter les oppositions simplistes (et inévitablement réductrices) du type autarcie/ ouverture ou tradition/ modernité. En effet, une vision dualiste de la réalité, comme celle que proposait Tönnies dans son célèbre ouvrage *Gemeinschaft und Gesellschaft*, renvoie à des appréciations normatives où les concepts opposés demeurent rarement dans une relation égalitaire (Rosental, 1990, p.1405). Inconsciemment, notre esprit occidental est enclin à considérer l'*ouverture* et la *modernisation* comme des situations préférables à celles d'*autarcie* ou de *traditions*. Les sociétés traditionnelles sont souvent considérées, à tort, comme des sociétés rigides et figées dans le temps, qui n'ont pas su s'insérer dans un processus de modernisation. On ne leur reconnaît que trop rarement un véritable dynamisme – qui se traduit entre autres par leur potentiel d'adaptation et d'innovation –, alors que c'est justement grâce à lui que ces sociétés ont pu se maintenir depuis leurs origines jusqu'à nos jours. Dans le cas des Dogon du Sarnyéré, la mobilité en tant que stratégie de survie représente un aspect important de ce potentiel adaptatif qui leur a permis de se perpétuer malgré les contraintes liées à leur environnement.

Le caractère traditionnel de la société dogon du Sarnyéré se reflète essentiellement dans son organisation socio-économique. Cette société de type patriarcal est basée sur une hiérarchie dominée par les plus anciens, à l'intérieur de laquelle le rôle de chacun est très précisément défini. La cellule familiale s'organise sous l'autorité du père qui a la responsabilité des décisions, de la gestion du patrimoine et de la survie des autres membres. Au niveau économique, il s'agit d'une économie de subsistance basée premièrement sur la culture du mil, complétée plus récemment par l'élevage. Jusqu'à présent, seul le bien communautaire était valorisé et il n'y avait pas de place pour l'accumulation des richesses matérielles au niveau individuel. C'est surtout sur ce dernier point que l'on peut faire la distinction avec une société dite moderne. En effet, telle qu'elle est définie par Bernard Crettaz dans sa préface à l'article d'Yvonne Preiswerk (Preiswerk, 2006, p.271), la modernité est perçue comme la pénétration d'une individualisation croissante dans tous les aspects socio-économiques et socio-culturels de la vie, tant au niveau du village qu'au niveau familial.

L'autre question sous-jacente consiste à définir la mobilité: "les déplacements des paysans ne peuvent être compris et mesurés qu'en introduisant la distinction fondamentale entre mobilité habituelle et migration, le critère étant le déracinement: tant qu'on reste dans le cadre de l'espace de vie, on ne peut parler de migration. La plupart des migrations saisonnières peuvent être considérées comme relevant de la mobilité habituelle" (Dupâquier, 2002, p.133). Cette mobilité habituelle s'inscrit dans un espace de vie – ou espace de fonctionnement – qui dépasse le cadre du village et dans lequel s'organise la vie des Dogon;

⁴ Les groupes de discussion étaient unisexes afin de favoriser les échanges, mais la présence systématique d'un homme du village à chacun des entretiens faisait peser sur le groupe le poids du contrôle social, ceci vraisemblablement davantage sur les jeunes filles que sur les jeunes hommes.

ainsi, les migrations saisonnières dans les hameaux de culture, la cueillette des fruits ou de la gomme arabique en brousse, les déplacements intervillageois ou encore la conduite des troupeaux sont des activités qui relèvent d'une mobilité habituelle et qui s'inscrivent dans cet espace de vie. "Cette notion d'espace de vie est fondamentale car elle permet de distinguer mobilité habituelle et migration" (Dupâquier, 2002, p.122).

A partir de cette première approche, la migration se conçoit alors comme une mobilité "inhabituelle", car hors de l'espace de fonctionnement. Elle conduit généralement les Dogon du Sarnyéré dans les petites agglomérations environnantes, plus rarement vers la capitale ou exceptionnellement au-delà des frontières nationales. Si l'on veut comprendre pourquoi le rural quitte son lieu d'origine, il faut s'intéresser en premier lieu à sa manière de percevoir la réalité en tenant compte des influences de son environnement (Hochstadt, 1999, p.48). Dans l'idéal, l'étude d'un phénomène migratoire doit pouvoir envisager toutes les explications possibles au départ des ruraux et la manière dont il s'organise: s'agit-il d'un choix collectif ou individuel? Relève-t-il d'une stratégie particulière? Quel est le contexte du départ?

Une nuance fondamentale doit être apportée à la notion de migration, à partir de la distinction proposée par Paul-André Rosental entre *migration de maintien* et *migration de rupture*. La première est associée à une société dont l'identité est particulièrement forte et participe à l'explication d'une mobilité en tant que "choix stratégique". Il s'agit d'une forme de migration dans laquelle "les préoccupations et les attentes principales de l'individu se rattachent à l'espace d'origine" (Rosental, 1990, pp. 1421 et 1428). La seconde, la migration de rupture, est au contraire associée à une identité faible et "aligne les difficultés de fonctionnement d'une société en état de cassure" (Sauvain-Dugerdil et Preiswerk, 1993, p.18).

La mobilité des Dogon du Sarnyéré est ambiguë et d'autant plus intéressante à ce titre. Elle semble s'apparenter pour le moment à une migration de maintien dans le sens où elle relève encore de stratégies familiales et qu'elle demeure temporaire, mais il n'est pas exclu que l'émergence de nouvelles motivations à partir laissent présager un changement profond dans la signification de la migration, voire même le passage à une migration de rupture. A ce titre, le maintien de leur cohésion sociale et de leur identité – basée sur une hiérarchie complexe et des croyances communes – représente l'un des enjeux de leur ouverture au monde.

2. L'ouverture au monde : Une histoire de mobilités

La phase initiale de peuplement sur le plateau montagneux du Sarnyéré, entamée durant la première moitié du 19^e siècle, répond d'abord à des préoccupations d'ordre sécuritaire pour éviter les conflits interethniques qui se déroulent dans la plaine. Le mode de vie autarcique des Dogon s'explique vraisemblablement par leur isolement géographique et la difficulté d'accès aux villages bâtis sur le sommet du plateau. La vie sur les hauteurs était rendue possible grâce à une utilisation maximum des ressources disponibles. Mais la survie du groupe dépendait aussi de sa capacité à satisfaire ses besoins par le biais de migrations temporaires, notamment vers des points d'eau. "La mobilité apparaît à la fois comme une stratégie pour assurer la survie sur le massif et comme l'ultime réponse aux crises" (Sauvain-Dugerdil et Dougnon, 2006, p.70-71).

Dans les années 1970, les villages du plateau possédaient déjà de petits champs de céréales qu'ils cultivaient sur les éboulis ou au piedmont. La pratique ancienne des migrations saisonnières – de plusieurs individus ou même de familles entières – s'organisaient durant la période des récoltes pendant laquelle les cultivateurs allaient s'installer près de leur champ. A la phase initiale de peuplement sur le plateau succède une phase de mobilité et d'expansion

territoriale qui commence par la descente progressive des villages sur les éboulis, puis au piedmont. Les chefs de village et les plus anciens furent les derniers à redescendre du plateau, approximativement dans les années 1980.

La croissance démographique consécutive à une diminution de la mortalité des enfants, ainsi qu'une aridité de plus en plus marquée qui, par exemple, empêche aujourd'hui la culture du coton et la pratique artisanale du tissage qui lui était associée, ont mis en péril l'autosuffisance qui était encore une réalité dans les années 1970. Une fois installés au piedmont, les Dogon se sont donc tournés vers une agriculture extensive rendue possible par la surface nouvellement disponible mais aussi grâce à l'introduction de la roue. Cette dernière, combinée à l'élevage de quelques animaux de trait, a permis l'utilisation de charrettes et de charrues qui facilitent les travaux champêtres et qui offrent l'opportunité de cultiver plus loin dans la plaine où la présence de points d'eau rend les terres plus fertiles. Là ont été bâtis deux hameaux de culture rattachés au Sarnyéré – Nebbé et Tillédemba – qui abritaient autrefois pour quelques semaines les agriculteurs venus récolter leur champ et où certaines familles se sont établies de manière définitive dès les années 1970 (Dugerdil, 1976, p.281).

Plus qu'une stratégie de survie, l'installation au piedmont relève d'une "stratégie de développement" (Sauvain-Dugerdil et Dougnon, 2006, p.71) et entraîne avec elle de nombreux changements, notamment en termes de structure socio-économique. Tout d'abord, les villages ne forment plus une entité compacte, mais occupent chacun un espace défini et sont séparés par une certaine distance géographique. Même les quartiers d'habitation du village principal – Nemguéné – sont désormais isolés les uns des autres. "L'éclatement spatial (...) témoigne bien de l'exploitation de territoires de plus en plus vastes, mais aussi du passage d'une vie aux liens communautaires très forts à une autonomie croissante de l'unité familiale" (Dugerdil, 1980). Les hameaux temporaires commencent à gagner une importance démographique, parfois même supérieure à celle des villages mères. Cette dispersion de l'habitat relève également d'une remise en cause de la chefferie traditionnelle: "(...) si, sur le massif, la terre appartient au premier arrivé, donc aux chefferies, dans la plaine, elle est à celui qui l'exploite" (Sauvain-Dugerdil et Dougnon, 2006, p.71). Enfin, l'installation dans la plaine a permis l'usage des bicyclettes et des motocyclettes (les secondes étant plus rares que les premières), à la fois outils d'exploration et vecteurs de communication entre les quartiers et les villages (Dugerdil, 1980). De manière générale, cette première phase de mobilité correspond à un agrandissement du territoire ou, en d'autres termes, à une expansion de l'espace de fonctionnement des Dogon.

L'abandon de la culture du coton peut être retenu comme étant l'un des facteurs explicatifs du processus de désenclavement du Sarnyéré : désormais contraints de prendre part à une économie monétaire, les Dogon vendent le mil qu'ils produisent, ainsi que les fruits et la gomme arabique récoltés dans la brousse, afin de pouvoir payer les vêtements aux marchés de Boni, de Dallah et de Douentza⁵. Même si le troc était déjà une pratique courante entre eux et leurs voisins peuls⁶, avec qui les rapports se sont pacifiés depuis longtemps, les transactions qui se font dans le cadre d'une économie monétaire revêtent un caractère plus impersonnel. "Ce système de l'économie marchande (...), parce qu'il ne nécessite plus de se lier avec d'autres autrement que de façon superficielle pour obtenir des biens et des services, (...) isole les individus les uns des autres" (Apfeldorfer, 2004, pp.21-23).

Hormis les déplacements au marché et malgré leur installation dans la plaine, les contacts des Dogon avec l'extérieur demeurent cependant faibles en l'absence d'une route carrossable qui permette d'accéder aux villages du Sarnyéré. Cette difficulté d'accès, si elle a

⁵ Petites agglomérations de la région.

⁶ Les Dogon donnaient du mil en échange de produits laitiers de la part des Peul.

l'avantage d'épargner à la zone le tourisme occidental – contrairement à Bandiagara –, représente également une contrainte lourde puisqu'elle évince ces populations des programmes de développement mis en place dans le cadre de la politique de décentralisation malienne. Les besoins vitaux en eau potable, en sécurité alimentaire et sanitaire et en éducation ne sont toujours pas satisfaits à ce jour.

Le processus de désenclavement amorcé avec la descente des Dogon dans la plaine répond à une double dynamique : à la fois une nécessité pour la survie dans un contexte de plus en plus précaire, il représente aussi la volonté d'ouverture d'une population qui a atteint les limites de son autosuffisance. En d'autres termes, c'est sous l'impulsion conjointe de contraintes – l'aridité croissante du milieu, l'abandon de la culture du coton – et d'opportunités – l'apparition de la roue – que le processus d'ouverture s'est entamé. D'autre part, l'éclatement spatial de l'habitat dans la plaine du Séno et la remise en cause de la chefferie traditionnelle indiquent eux aussi que la société est en train d'amorcer son tournant vers la modernisation. En ce sens, l'installation en plaine a été synonyme, pour les Dogon, d'une "véritable transition sociale" (Extrait du rapport de mission, 2002).

L'apparition des stratégies individuelles de mobilité et la dimension de genre

Jusque dans les années 1990, la mobilité était d'abord envisagée comme une stratégie collective en réponse à une situation de crise et le projet de migration s'élaborait généralement au sein de la famille ou de la communauté. La signification de la mobilité s'est vue profondément modifiée à la fin de cette décennie avec l'introduction progressive de migrations temporaires individuelles caractérisées par la précocité de l'âge au départ des migrants et, plus récemment, par une dimension de genre. Dans une société où, aujourd'hui encore, la position sociale des femmes est largement inférieure à celle des hommes, l'apparition d'un tel comportement attire forcément l'attention et pose la question de son origine. Au-delà des considérations individuelles sur les motivations du départ, l'hypothèse la plus probable est qu'il s'agit d'un phénomène d'imitation: en prenant exemple sur leurs homologues masculins d'abord, puis sur les plus téméraires d'entre elles qui ont osé partir et dont le récit les a encouragées à en faire autant, les jeunes filles ont progressivement pris part à la mobilité (Lesclingand, 2004, p.24).

En s'interrogeant sur le rôle du genre dans les trois étapes clé du projet migratoire – les conditions du départ et l'expérience de l'ailleurs, l'introduction de nouveaux objets et de nouveaux comportements lors du retour au village, le récit de l'ailleurs –, on serait tenté de considérer les différences observées comme autant d'éléments radicalement opposés, menant à une nette distinction entre une mobilité qui serait typiquement féminine d'une part et une mobilité typiquement masculine d'autre part. Mais dans quelle mesure est-ce qu'une telle catégorisation est le reflet de la réalité? L'analyse des trois étapes de la migration vues sous l'angle du genre et la discussion des différences observées se sont avérées utiles pour répondre à cette question.

L'élaboration du projet migratoire comporte une distinction de base: alors que pour les garçons, la migration temporaire – même nantie d'un caractère individuel – paraît encore répondre à une logique de choix stratégique et collectif, notamment en matière de diversification des revenus, le départ des filles s'explique de manière moins évidente, puisqu'il semble correspondre davantage à une volonté d'émancipation et d'expérience personnelle. Selon Marie Lesclingand, les contraintes que la société fait peser sur les femmes en termes d'autonomie et de liberté individuelle sont "d'autant plus fortement ressenties par les jeunes filles qui désirent s'émanciper de leur groupe social" (Lesclingand, 2002, p.24). Cela

expliquerait aussi pourquoi elles élaborent leur projet de migration entre elles⁷, le plus souvent à l'insu des parents, ce qui donne à leur départ davantage l'aspect d'une fugue que d'une migration temporaire: le jour venu, elles prétextent la cueillette des fruits ou la récolte de la gomme arabique en brousse, puis elles fuient vers les villes⁸. Ainsi, la pratique migratoire des jeunes filles se singularise par le contournement des procédures traditionnelles et par la précocité de l'âge au départ⁹. Cette dernière caractéristique reflète en réalité la précocité de l'entrée dans l'âge adulte, puisque les migrations temporaires se font généralement avant le mariage.

A première vue, il semblerait donc que les garçons agissent dans l'intérêt collectif et les filles selon leur intérêt individuel. Pourtant, l'analyse des entretiens effectués sur place nous a révélé que les motivations des jeunes hommes à partir commençaient à s'orienter davantage en fonction de leurs aspirations propres, observation qui se base notamment sur les objets privés qu'ils ramènent de leur séjour hors du village (radios, montres, ...). Quelques garçons interrogés sont d'ailleurs eux aussi partis sans en avertir les parents, ce qui démontre que la fugue n'est pas l'apanage des jeunes filles. D'autre part, les jeunes filles qui migrent temporairement soulagent elles aussi la famille – en dépit du fait qu'il ne s'agisse pas d'un objectif avoué – dans la mesure où elles représentent une bouche de moins à nourrir.

Concernant la nature de l'emploi occupé, il y a une plus grande diversité d'offres pour les garçons que pour les filles. A moins que le départ ne soit motivé par de mauvaises récoltes – et dans ce cas, garçons et filles s'orientent vers des travaux agricoles durant leur migration saisonnière – les garçons sont généralement employés pour du gardiennage ou en tant que manœuvres, mais les secondes sont en grande majorité assignées à des tâches domestiques chez des particuliers qui les logent et les nourrissent. En ce sens, "les emplois différents occupés par les hommes et par les femmes reproduisent la division du travail prévalant au village, l'activité des femmes relevant de la sphère domestique et celle des hommes de la sphère économique" (Lesclingand, 2004, p.32). La reproduction des schémas sociaux au lieu de destination montre bien que la logique migratoire actuelle s'inscrit dans le cadre des migrations de maintien: "(...) le déplacement physique [ne] va pas de pair avec un refus des divers éléments composant l'univers d'origine (...)" (Rosental, 1990, p.1410).

S'ils ont gagné suffisamment d'argent, les jeunes garçons achètent des objets personnels (radio, montre, vélo) et des vêtements qu'ils garderont pour eux ou qu'ils offriront aux membres de leur famille. Ils rapportent en règle générale un cadeau pour le père et c'est à ce dernier que revient le gain du travail accompli. Les jeunes filles suivent cette logique en rapportant un petit quelque chose pour la maman mais aussi des objets et des vêtements dont elles feront un usage personnel¹⁰. En règle générale, il s'agit des premiers éléments qui constitueront plus tard leur trousseau de mariage (une tâche traditionnellement dévolue à la maman): ustensiles de cuisine, bijoux, vêtements. A nouveau, on voit se dessiner deux logiques migratoires apparemment distinctes, où les garçons contribuent aux ressources du groupe et les filles agissent dans une optique individuelle. Pourtant, le fait que les jeunes filles participent à la constitution de leur trousseau est une manière de soulager la maman, même si, à nouveau, il ne s'agit pas d'un but explicite.

⁷ Généralement des petits groupes de quatre à six filles. Les garçons partent seuls ou accompagnés d'une autre personne (parent ou ami).

⁸ Trois adolescentes de Nemguéné ont dit aux parents qu'elles partaient à la foire de Boni. Une fois arrivées là-bas, elles ont vendu leur mil et sont mises d'accord pour partir à Douentza en payant un véhicule grâce au gain de leur vente. C'est un grand-frère qui est parti les rechercher.

⁹ En moyenne, de 13 à 16 ans pour les filles contre 15 à 18 ans pour les garçons.

¹⁰ *Les filles et les garçons ne peuvent être confondus puisque le garçon peut travailler plus que la fille, donc il va ramener plus que la fille* (Une femme du village de Nebbé).

Du côté de l'émergence de nouveaux comportements introduits dans la société d'origine au retour de la migration, il n'y a pas de réelle différence entre les sexes, si ce n'est que chez les filles, qui étaient plus opprimées que les garçons, le nouveau statut qu'elles acquièrent à travers l'expérience migratoire leur octroie une liberté plus visible – et à ce titre, peut-être aussi plus dérangeante – que pour les garçons. Lors de nos entretiens, des hommes du village de Djammaga nous ont confié que les jeunes étaient devenus paresseux et qu'ils ne montraient plus de respect envers les anciens¹¹. En particulier, l'attitude des filles préoccupe beaucoup puisqu'elles veulent conserver le nouveau mode de vie qu'elles ont découvert en ville¹². Ce type de comportement contribue à renforcer l'image négative que se font les adultes et les anciens au sujet de la migration féminine. "Par leur expérience migratoire, les jeunes filles ont désormais la possibilité de s'affirmer davantage et de manière plus personnelle, non seulement auprès de leurs aînés mais également auprès de leurs pairs masculins (...)" (Lesclingand, 2004, p.36).

Enfin, le récit de la migration est idéalisé la plupart du temps, mais plus particulièrement encore chez les filles. Pourtant, on imagine facilement quel genre de difficultés peuvent rencontrer des adolescentes de 14-15 ans qui sont employées en tant que domestiques au sein d'une famille qu'elles ne connaissent pas. Ces récits idéalisés contribuent à la construction d'un véritable "mythe de la ville"¹³ qui se transforme en un puissant moteur de départ pour les jeunes filles qui ne sont pas encore parties (Lesclingand, 2004, p.34).

La mobilité masculine est une pratique ancienne, transformée ces dernières décennies par les jeunes en tant que nouveaux acteurs. En regard, la mobilité féminine s'interprète en termes de rupture avec l'héritage du passé, bien qu'elle découle probablement de la mobilité masculine. De prime abord, les mobilités masculine et féminine relèvent de deux logiques différentes, voire même opposées, que ce soit sur le plan des motivations, des conditions de départ ou de retour au village. Néanmoins, plusieurs éléments ont permis de nuancer ce qui se profilait comme une opposition radicale entre ces deux types de mobilité: ils semblerait bien qu'ils soient en train de s'orienter progressivement vers une définition commune, où la dimension de genre ne joue plus un rôle central de différenciation.

Les motivations du départ dénotent une complexité qui échappe à toute catégorisation: "des individus développent des stratégies quand ils se sentent menacés dans leur famille, leur communauté: poids du patriarcat qui partage mal les ressources de la famille, inceste ou tout simplement le désir d'apprendre une langue de grande diffusion (le bambara, le français, l'anglais), de s'émanciper par rapport à l'habillement, à la nourriture" (Sauvain-Dugerdil et Dougnon, 2006, p.64). Il est probable que ces motivations seront amenées à évoluer au fur et à mesure que le flux migratoire s'autonomisera et qu'apparaîtront de nouveaux motifs de départ.

L'autonomisation du flux migratoire

¹¹ *De leur temps, le vieux ne disait jamais rien que les enfants contredisaient. Aujourd'hui, les jeunes pensent que les vieux ne savent rien alors ils contredisent tout ce que les vieux disent. Tout le problème des jeunes aujourd'hui, c'est le travail car une fois qu'ils sont partis, ils ne travaillent pas et quand ils reviennent, ils ne veulent plus travailler.*

¹² *Un père nous explique que si [les filles] reviennent, elles ne veulent pas manger leur nourriture, elles se lavent tout le temps, même quand il n'y a pas d'eau, elles essaient d'imiter les grandes villes de gré ou de force.*

¹³ *Il s'agit surtout de petites agglomérations et non de villes à proprement parler.*

L'idéalisation d'une expérience migratoire reflète pour une part le besoin de reconnaissance sociale vis-à-vis d'une aventure qui se veut réussie sous tous points de vue. Celui ou celle qui a pris le risque de partir, parfois au mépris de l'avis de ses proches ou même sans le consentement de ses parents, doit pouvoir justifier sa décision une fois rentré. Ces récits, combinés à un flux d'informations enrichi au fur et à mesure que les expériences migratoires se multiplient, permettent à ceux qui ne sont pas partis de construire leur propre image mentale de l'ailleurs. A mesure que les contours de ce monde inconnu se dessinent avec plus de précision, les attentes et les projets des jeunes se modifient. Les biens de consommation rapportés par ceux qui sont partis créent de nouveaux besoins au sein de la société d'origine, besoins qui ne pourront être satisfaits que par le biais d'une migration de travail. Comme le démontre Marie Lesclingand, "ce capital matériel est avant tout une manière (...) de se démarquer de [ceux] qui ne sont pas parti[s], il est la marque d'une différence et de l'accession à un nouveau statut" (Lesclingand, 2004, p.34).

Parce qu'il ne constitue pas un phénomène figé dans le temps, le flux migratoire doit être abordé dans une perspective chronologique: "à court terme, la cause d'un flux migratoire est peut être la différence de possibilités que les gens perçoivent, mais à long terme, ces écarts sont eux-mêmes créés, en partie au moins, par la migration" (Allen, 1993, p.30). L'argent et les objets personnels rapportés des migrations temporaires créent des inégalités économiques, qui avantagent ceux qui les possèdent – les jeunes – et qui relève d'une attitude en totale contradiction avec les principes du partage communautaire. Ainsi, la possession matérielle entraîne une sorte de nouveau statut, auquel les jeunes ont accès à travers la migration, qui implique des luttes de pouvoir interne entre les individus, mais aussi entre les générations. En ce sens, la migration entraîne l'apparition d'hétérogénéités économiques au sein de la société d'origine qui deviennent à leur tour l'un des moteurs de cette migration (Allen, 1993, p.39).

Le flux migratoire concerne une génération entière, à l'intérieur de laquelle le désir d'imitation sert de connecteur horizontal entre les individus. Avec le départ en migration temporaire d'individus qui se placent en tant que pionniers, l'ailleurs rentre désormais dans le champ des possibles. Les récits souvent idéalisés de ceux qui sont partis contribuent à la construction mentale d'un mythe de la ville, ou en tout cas d'un monde espéré. Les objets rapportés par les migrants suscitent chez les autres le désir d'aller et d'appartenir à ce nouveau groupe social, qui se distingue par ses possessions matérielles. L'expérience migratoire confère aux jeunes Dogon un statut reconnu au sein d'une structure sociale dans laquelle il n'était possible d'évoluer qu'avec l'âge. D'autre part, la multiplication de ces expériences permet d'apporter suffisamment d'informations pour que les moins téméraires prennent la décision de partir. L'autonomisation du flux migratoire s'explique donc par trois facteurs: le désir d'imitation, une information – certes positivée mais de plus en plus complète – fournie au fil des expériences et la transformation des conséquences de la migration (hétérogénéités économiques) en moteurs de départ. Le flux est transféré à la fois de manière horizontale, entre les individus d'une même génération, mais également de manière verticale, entre deux générations: l'une ayant migré (les parents) et l'autre pas encore (leurs enfants).

La migration temporaire des jeunes se normalise et se ritualise, notamment dans le cas des jeunes filles (et de quelques garçons) qui continuent à partir en cachette en dépit d'une éventuelle évolution favorable vers le consentement des parents: "seule la mise en scène du départ ("en cachette") rappelle alors l'opposition initiale du groupe d'appartenance, réduite par la généralisation du phénomène à une valeur rituelle" (Lesclingand, 2004, p.24). Peut-être que ce rituel ne s'appliquerait qu'au premier départ car les jeunes nous affirment qu'ils ne repartiront pas sans l'accord des parents, mais le fait qu'ils nous aient dit cela après avoir relaté leur expérience de manière très positive peut s'expliquer par le fait qu'un adulte du village était présent lors des entretiens. Il est donc difficile de savoir quelles sont leurs réelles intentions.

3. Les personnes ressources :

La place des femmes renforcée, les figures masculines déstabilisées

L'ouverture de la société dogon a pour conséquence majeure la transformation des rapports de genre et des liens intergénérationnels qui se trouvent redéfinis à travers le prisme d'une individualisation croissante où la dimension économique joue un rôle de plus en plus évident. La figure traditionnellement dominante du père est par exemple déstabilisée par les nouvelles responsabilités endossées par les femmes au sein du couple: *aujourd'hui, les femmes ont plus d'animaux et de mil que les hommes. Les hommes sont obligés de se soumettre aux femmes puisque ce sont elles qui les nourrissent*. L'examen des personnes d'importance dans l'entourage des jeunes, en référence aux sept domaines considérés, confirme cette observation (voir figures). Si le conjoint est une figure de référence prépondérante lorsque les jeunes femmes rencontrent des problèmes de santé, de nourriture ou d'argent, c'est la mère qu'elles choisissent pour principale confidente dès qu'elles rencontrent des problèmes de type affectif (problèmes avec les amis, la famille, tristesse). Les garçons quant à eux sollicitent presque exclusivement le père, sauf lorsqu'ils rencontrent un problème de nourriture, auquel cas ils se réfèrent à leur mère (62%) et éventuellement à leur femme (16%). Moins de 10% d'entre eux se tournent vers le père.

En résumé, les filles sollicitent leur mère, éventuellement leur époux, alors que les garçons se confient le plus souvent au père, excepté lorsqu'il s'agit d'un problème de nourriture. Ce dernier point est particulièrement intéressant dans la mesure où il confirme le rôle de la mère en tant que figure nourricière: sans aller jusqu'à affirmer l'émergence d'un phénomène de gynécritique des relations familiales, il est cependant très probable que le rôle de la femme s'est trouvé renforcé par des contraintes économiques qui lui donnent plus de responsabilités quant à la survie alimentaire du groupe.

Non seulement l'existence d'une figure maternelle de soutien est confirmée, mais en plus il semblerait que celle-ci se construise en opposition à celle du père autoritaire et parfois violent: *le père se fâche si on se penche trop vers la maman. Mais tu sais dans ton cœur que tu as plus d'amour pour la mère que pour le père, à cause de sa pitié*¹⁴. Néanmoins, dans les petits groupes de discussion, à la question de savoir qui est la personne la plus importante, c'est le père qui est le plus fréquemment cité. Les jeunes justifient ce choix du fait que c'est le plus âgé et qu'il est craint. C'est d'ailleurs ce que semblent confirmer les propos tenus par des hommes du quartier d'Oganka en parlant des jeunes migrantes: *si elles fuient, c'est qu'elles ont peur des parents*. S'il se peut en effet qu'elles les craignent, cela ne les empêche par pour autant de se soustraire à leur autorité en partant en cachette. Selon certains villageois, cette témérité serait le fruit d'un adoucissement dans l'éducation des enfants, que l'on ne bat plus aujourd'hui pour trois raisons principales: la crainte d'être dénoncé aux autorités, celle de ne plus voir revenir le jeune¹⁵ et l'opposition de la mère: *elles empêchent [leur mari de frapper les enfants] en pleurant à la place des enfants*¹⁶.

Dans l'optique de la problématique posée plus haut – à savoir si le transfert des expériences demeure dans la verticalité ou s'il s'inscrit désormais dans l'horizontalité – nos données démontrent assez clairement que les anciens ne sont pas ceux auprès de qui les jeunes cherchent à se confier (voir figures). A ce titre, le cas des grands-mères s'avère une

¹⁴ Propos recueillis auprès des garçons du village de Tandj.

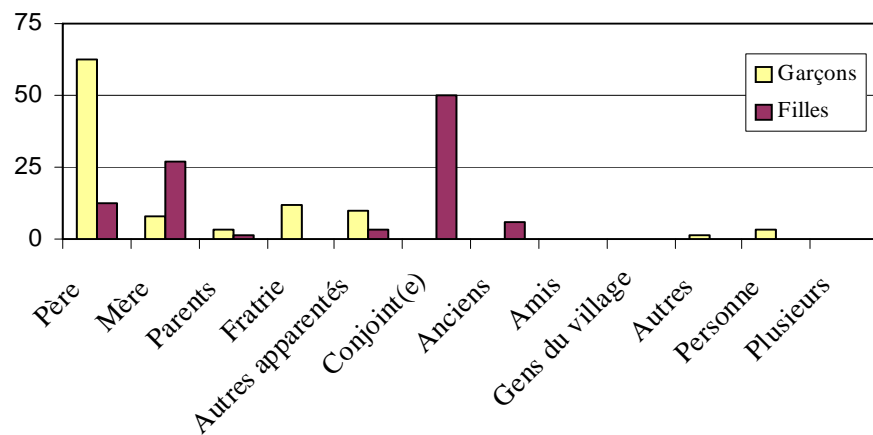
¹⁵ *Actuellement, les enfants ont commencé à bouger : si tu le frappes, il va fuir. (...) Si tu frappes ton enfant et qu'il s'en va, tu vas rester seul.* (Propos recueillis auprès des hommes du quartier d'Oganka).

¹⁶ Propos recueillis auprès des femmes du quartier d'Oganka.

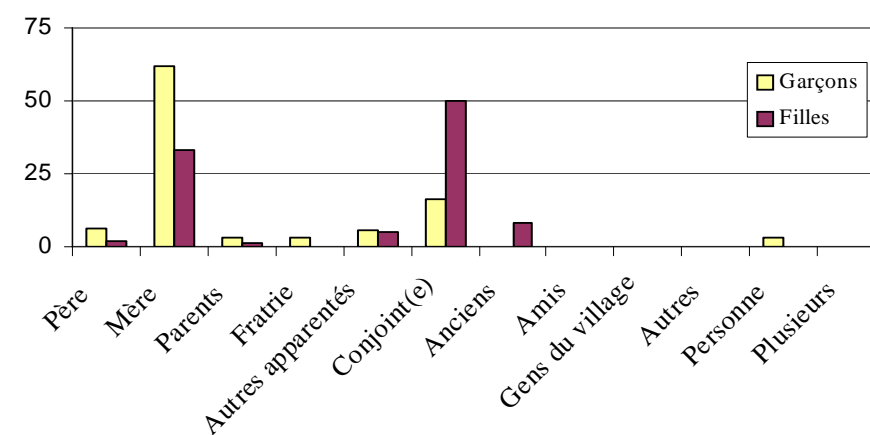
fausse exception: si elles sont sollicitées presque exclusivement par les jeunes filles – une proportion d'ailleurs modeste de l'effectif féminin –, c'est en réalité parce que certaines fillettes sont confiées très tôt à leur grand-mère pour l'aider dans ses tâches quotidiennes. Par conséquent, la jeune fille ne se réfère pas à sa grand-mère seulement pour son ancienneté, mais vraisemblablement surtout parce que celle-ci assume le rôle parental.

Par contre, on observe une nette convergence des réponses dans le choix du confident lorsqu'il s'agit de confier un secret: 53% des garçons et 60% des filles se tournent vers leur(s) ami(s), alors qu'ils sont respectivement 14% à se confier au père et un peu moins de 11% à se tourner vers la mère. Le rôle de confident, pour partager un secret ou lorsque l'on est triste, que jouent les pairs n'est probablement pas nouveau. En revanche, les amis semblent acquérir un rôle nouveau, pour une minorité, eu égard au règlement de problèmes relationnels avec les amis ou avec la famille (dans l'ordre inverse pour les filles). Quelques garçons déclarent même s'adresser à leurs amis pour des problèmes d'argent.

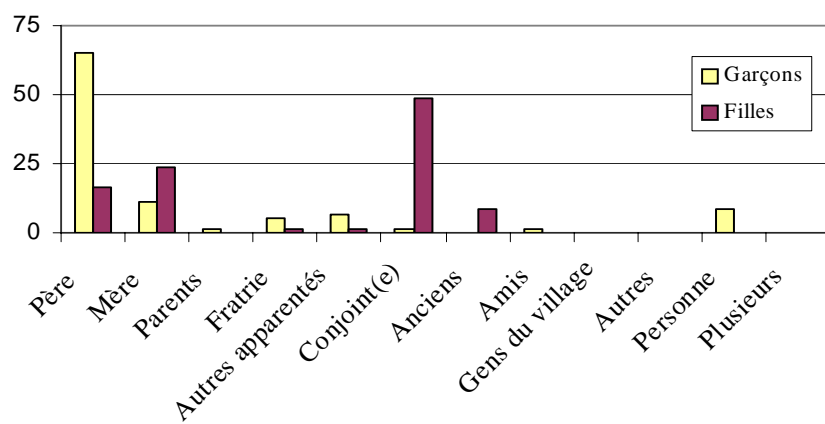
Graphique 1a: Sarnyéré (2002) - choix du confident en fonction du genre pour un problème de santé (%)



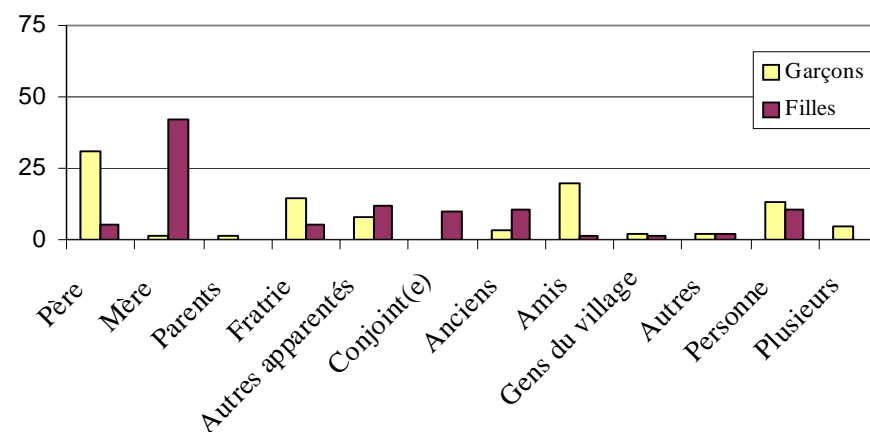
Graphique 2a: Sarnyéré (2002) - choix du confident en fonction du genre pour un problème de nourriture (%)



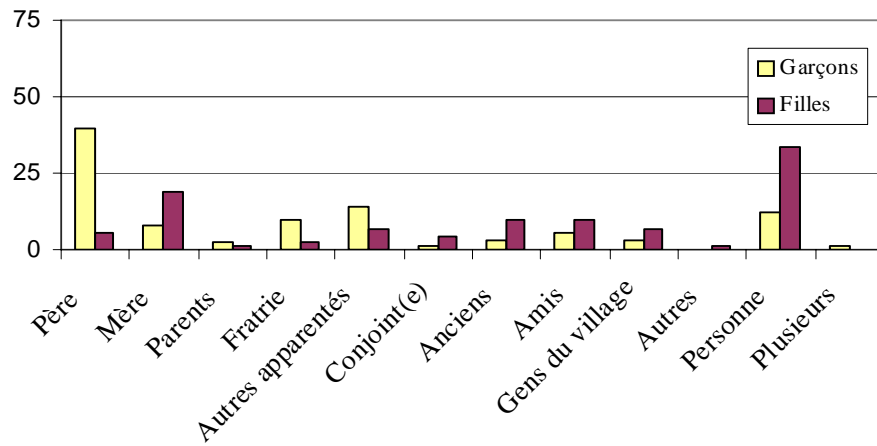
Graphique 3a: Sarnyéré (2002) - choix du confident en fonction du genre pour un problème d'argent (%)



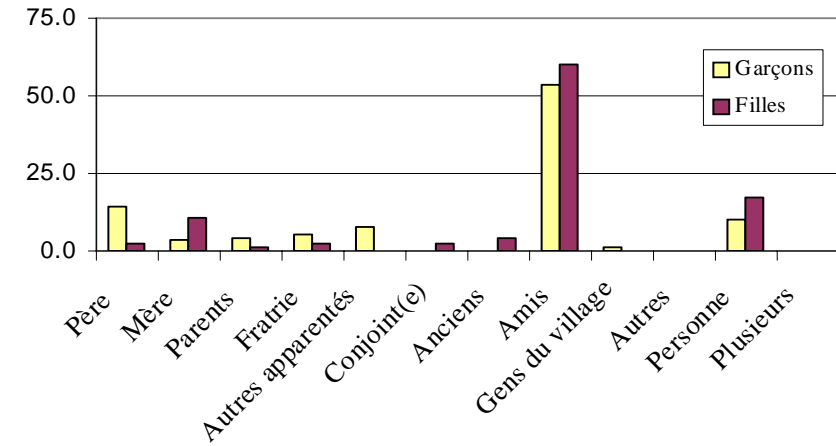
Graphique 4a: Sarnyéré (2002) - choix du confident en fonction du genre pour un problème avec les amis (%)



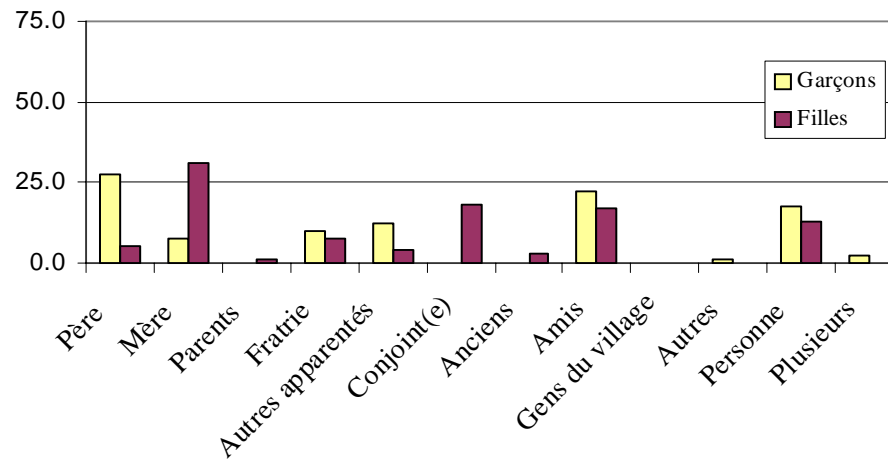
Graphique 5a: Sarnyéré (2002) - choix du confident en fonction du genre pour un problème avec la famille (%)



Graphique 6a: Sarnyéré (2002) - choix du confident en fonction du genre pour partager un secret (%)



Graphique 7a: Sarnyéré (2002) - choix du confident en fonction du genre lorsqu'on est triste (%)



4. Conclusion

La mobilité a toujours fait partie de l'histoire des Dogon du Sarnyéré mais elle prend aujourd'hui une nouvelle signification qui échappe aux explications traditionnelles. Les raisons qui poussent les jeunes au départ sont multiples: il y a d'abord des récits migratoires idéalisés qui engendrent un désir d'imitation puis les objets personnels rapportés qui suscitent un attrait pour les biens de consommation. L'âge des migrants est aussi celui où le désir d'émancipation personnelle est particulièrement fort et où le besoin de reconnaissance sociale se fait plus évident. En ce sens, la migration offre aux jeunes Dogon un espace de jeunesse, soit parce qu'elle constitue une parenthèse dans leur vie entre le moment où ils sortent de l'enfance et celui où ils se marient, soit parce qu'elle leur permet de côtoyer d'autres jeunes dont ils adoptent le comportement.

Comme le soulignent Claudine Sauvain-Dugerdil et Yvonne Preiswerk (1993, p.25), la migration revêt une double dimension: elle est "à la fois moyen qui permet à la société de surmonter des changements et source de modifications qui peuvent perturber son fonctionnement". Au Sarnyéré, la mobilité s'inscrit dans une logique de stratégie de survie du groupe et de diversification des revenus qui a permis de surmonter les crises conjoncturelles. Aujourd'hui comme hier, elle assure ainsi une "fonction-tampon". Mais actuellement, par sa dimension individuelle, la mobilité rompt avec la tradition communautaire des Dogon et devient un puissant facteur de transformation des relations au sein de la société et de creusement des inégalités.

Il semblerait donc que le rapport de force entre jeunes et adultes soit en train de basculer lentement à l'avantage des premiers, notamment en raison de leur expérience migratoire qui leur confère un statut renforcé: *les enfants de maintenant, ils bougent et ils vont apprendre quelque chose en dehors du village que les vieux ne connaissent pas*¹⁷. Le déséquilibre se creuse d'autant plus que les jeunes ont osé braver l'inconnu, un monde où se cristallise encore les peurs des plus âgés: *à l'extérieur, on coupe la tête des gens pour la vendre*. Les femmes qui nous ont fait part de ces propos sont âgées entre 25 et 37 ans et n'avaient jamais été au-delà de Douentza, car *au-delà, c'est dangereux*. La présence d'un tel déséquilibre – entre d'un côté, un imaginaire profondément négatif et de l'autre, une connaissance réelle et positive – permet de mieux comprendre pourquoi les jeunes ne sont pas (ou plus) enclins à solliciter l'expérience des anciens, car celle-ci se révèle inadéquate pour faire face aux problèmes du monde moderne. Chacun étant désireux de faire ses propres expériences, le transfert vertical des expériences entre les parents et leurs enfants ne suffit plus. Aujourd'hui, le flux d'information s'intensifie et se complète au fur et à mesure qu'il est échangé entre les migrants – qui constituent un nouveau groupe de référence – et ceux qui n'ont encore jamais quitté le village.

En ramenant de nouvelles attentes et de nouveaux besoins dans leur société d'origine, les jeunes migrants se heurtent aux normes sociales, gérées par le père et les anciens, ce qui crée des tensions et donne une dimension intergénérationnelle à la dichotomie "traditionnel-moderne". Aux relations verticales entre jeunes et anciens s'ajoutent des relations de type horizontal. Les compagnons d'âge, les grands-frères et les amis, dont les expériences paraissent plus adéquates et plus utiles pour affronter le monde, deviennent les nouvelles figures de référence pour les jeunes. Paradoxalement, le flux migratoire risque de s'établir, à terme, dans la verticalité, ce qui lui confèrera son autonomie à travers les âges.

¹⁷ Propos recueillis auprès des hommes du village de Djammaga.

Aujourd'hui, les jeunes sont pris entre deux rôles: ils sont à la fois garants de la reproduction sociétale et des valeurs ancestrales, mais en même temps porteurs d'un potentiel évolutif et de modernisation. En ce sens, ils symbolisent tout autant l'espoir et les craintes d'une société en transition. Pourtant, tout au long de son histoire, la population dogon du Sarnyéré a démontré son potentiel adaptatif en survivant aux épreuves qu'elle a rencontrées. Dès lors, pourquoi ne pourrait-elle pas intégrer la migration juvénile comme "une composante de son fonctionnement" (Sauvain-Dugerdil et Preiswerk, 1993, p.23)? Dans cette optique, la modernité ne viendrait pas détruire une culture traditionnelle, mais les éléments du moderne et du traditionnel s'interpénétreraient pour donner naissance à un système complexe et syncrétique (Augustin, 1994, p.6).

Lorsqu'elle relève d'un choix et non d'une contrainte, la mobilité est l'expression même de la liberté. En préférant les principes du développement durable fondés par Amartya Sen¹⁸ à une logique d'aide au développement postcoloniale, on se place dans une optique d'accroissement des capacités qui permettrait le renforcement des ressources endogènes du Sarnyéré. En ce sens, l'approvisionnement en eau et la création d'une école sont deux projets prioritaires car ils répondent aux souhaits formulés par les Dogon et ils constitueraient un premier pas vers une plus grande liberté de choix pour les jeunes. Même si cette option ne préservera pas la société dogon des turbulences liées à son désenclavement, elle permettrait peut-être d'en franchir l'étape de manière un peu plus harmonieuse et faisant de l'ouverture au monde un choix volontaire plutôt que contraint.

¹⁸ Récompensé par le Prix Nobel d'économie en 1998, Amartya Sen a développé la théorie du choix social et s'est intéressé à l'analyse du niveau de vie des populations.

BIBLIOGRAPHIE

ALLEN, Peter, "Les migrations génératrices et indicatrices du changement", *Vers un ailleurs prometteur*, sous la direction de l'Équipe des Cahiers, Paris, Presses universitaires de France, 1993, pp. 29-44

APFELDORFER, Gérard, "Les relations durables: amoureuses, amicales et professionnelles", *Individualisme et lien social*, Collection Problèmes politiques et sociaux, n°911, Paris, La Documentation Française, Avril 2005, pp. 21-23, 28-30 (extraits)

AUGUSTIN, Jean-Pierre et Nita, *Saponé Village Mossi entre tradition et modernité*, Bordeaux, Centre d'étude d'Afrique noire, 1994, 88p.

DE GOURCY, Constance, *L'autonomie dans la migration: réflexion autour d'une énigme*, France, L'Harmattan, 2005, pp. 307-315

DUGERDIL, Claudine, "Les Dogon du Sarnyéré. Présentation", *L'Étude des Isolats. Espoirs et limites*, sous la direction d'Albert Jacquard, 1976, pp. 277-286

DUGERDIL, Claudine, "Quelques aspects de la biologie évolutive de deux isolats: Indiens maya de San Antonio Palopó (Guatemala), Dogon du Sarnyéré (Mali)", Thèse de doctorat no 1955, Université de Genève, 1980.

DUPAQUIER, Jacques, "Sédentarité et mobilité dans l'ancienne société rurale. Enracinement et ouverture: faut-il vraiment choisir?", *Histoire & Sociétés Rurales*, 2^e semestre 2002, n°18, pp. 121-133

LESCLINGAND, Marie, "Nouvelles stratégies migratoires des jeunes femmes rurales au Mali: de la valorisation individuelle à une reconnaissance sociale", *Sociétés Contemporaines*, 2004, n°55, pp. 21-42

PREISWERK, Yvonne, "Cultural and social perception of the gender- and age-based relationships. Exemplarity of societies in the Alpine valleys of Switzerland", *Human Clocks, the bio-cultural meanings of age*, Bern, Peter Lang, 2006, pp. 271-288

ROSENTAL, Paul-André, "Maintien/rupture: un nouveau couple pour l'analyse des migrations", *Annales Economies Sociétés Civilisations*, nov-déc 1990, n°6, pp. 1403-1431

SAUVAIN-DUGERDIL, Claudine, "Extrait du rapport de mission. Enquête de base, août – novembre 2002".

SAUVAIN-DUGERDIL, Claudine et DOUGNON, Denis, "La mobilité, une dimension multiforme d'adaptation à la précarité. L'exemple de 150 ans d'histoire des Dogon du Sarnyéré (Mali)", 2006

SAUVAIN-DUGERDIL, Claudine et PREISWERK, Yvonne, "Vers un ailleurs prometteur", *Vers un ailleurs prometteur*, sous la direction de l'Équipe des Cahiers, Paris, Presses universitaires de France, 1993, pp. 15-26